MEN'S GILLETTE, STORY

BLADEFREGA



MEN'S GILLETTE, STORY

THE FAMILY · 07

L'enfant diable.

« Enzo, dit ma mère à mon père, il faut le mettre en pension.

Je n'arrive plus à gérer Nando.

Le contrôler est impossible.

Pire encore, il est imprévisible. »

Elle marqua une pause.

« Tu sais ce qu'il a fait aujourd'hui ? »

« Non. Raconte. »

« Il était à la boutique avec moi et, sans que je m'en aperçoive, les grands ciseaux ont disparu.

Ceux dont je me sers pour couper le tissu.

Les rouleaux de tissu de trente mètres.

J'ai dû prendre la paire de rechange.

J'ai cherché pendant près d'une heure.

Puis je l'ai vu revenir.

Calme.

Souriant.

Les ciseaux à la main. »

Mon père leva les yeux.

« Où était-il passé ? »

« Au bar. »

« À faire quoi ? »

« Notre fils a cinq ans, Enzo.

Tu es son père.

Essaie de prendre tes responsabilités au lieu de rire comme un idiot.

Je suis inquiète.

Qu'est-ce qu'il va devenir ? »

Ma mère avait peur.

Quand je rentrai, pourtant, je n'étais pas seul.

Rocco Pizzimenti, patron du bar Orfeo, revint avec moi.

Il riait si fort qu'il tenait à peine debout.

À en croire Rocco, il prenait souvent plaisir à me traiter de cocu.

Cet après-midi-là, j'avais décidé de régler l'affaire.

« Vous savez ce qu'il a fait ? dit Rocco.

Il est venu au bar avec ces ciseaux.

Pour m'égorger.

Je gardais mes distances et je continuais à me moquer de lui.

Toute la salle riait.

Mais il ne voulait pas renoncer.

À la fin, il a fallu l'emmener de force. »

Mon père riait.

Rocco riait.

Les clients riaient.

Pas moi.

Rocco finit par cesser de me traiter de cocu.

C'est alors qu'il comprit que je n'étais pas exactement ce à quoi il s'attendait.

Ma mère, elle, était arrivée à cette conclusion bien plus tôt.

Le lendemain matin, elle me conduisit directement en pension.

Les Sœurs de Saint-Vincent.

Elle régla les frais d'inscription et l'année scolaire entière en un seul versement.

Une assurance.

Contre mon retour sous quarante-huit heures.

Elle parvint également à un accord privé avec la Mère supérieure au sujet du traitement qui me serait réservé.

Mon père était représentant de commerce.

La Mère supérieure était napolitaine.

Avec le recul, la combinaison d'un père représentant de commerce et d'une Mère supérieure napolitaine explique presque tout ce qui a suivi.

Sans attirer beaucoup l'attention, mon père veilla aussi à ce que le couvent reçoive un approvisionnement régulier en matériel promotionnel Gillette.

Des sacs en plastique, surtout.

Cinq cents cartons.

En ces années-là, ils valaient leur pesant d'or.

Difficiles à obtenir.

Chers.

Indispensables.

Les sœurs les adoraient.

Chaque fois que les stocks baissaient, le téléphone sonnait.

La Mère supérieure Maria Franca, de Forcella.

« Monsieur Frega, vous pourriez peut-être passer nous saluer. »

C'est alors que j'appris une distinction importante.

Il y avait le salut spirituel.

Et il y avait le salut social.

Un jour, le directeur commercial, Raffaele Di Tullio, appela à la maison pour parler à mon père.

Pour son malheur, il le trouva.

« Frega, bonjour. Comment allez-vous ? »

« Bien, Docteur. Merci. Mais ce n'est pas un appel de courtoisie.

Dites-moi. »

« Au siège, nous sommes tous curieux.

Nous aimerions comprendre comment un seul représentant a pu consommer trente pour cent de tout le matériel promotionnel

distribué en Italie.

Pure curiosité.

Rien de plus.

Nous vous avons livré près de trente-deux palettes de sacs en plastique.

Nous nous demandons comment vont les affaires.

Pas les affaires Gillette.

Les affaires de sacs en plastique.

Vous les vendez ?

Vous en tirez profit ?

Ou bien auriez-vous l'obligeance d'expliquer ce qui se passe exactement ? »

Mon père n'hésita pas.

« J'aide le Vatican.

Ils ont peu de moyens.

Aucun budget.

Les Sœurs de Saint-Vincent de Reggio de Calabre, où grandit mon fils, ont demandé un modeste partenariat pour leurs œuvres de charité.

Comme vous me l'avez appris, Docteur, je n'ai pas fait de publicité autour de l'initiative.

Je sais que vous préférez que ces choses-là se fassent discrètement.

Aucune publicité.

À la manière de Gillette. »

Silence.

Un long silence.

Enfin :

« Très bien, Frega.

Je vous enverrai davantage de matériel. »

Pendant huit ans, les sœurs n'achetèrent jamais un seul sac en plastique.

Une question reste sans réponse.

Et si elles en avaient fait tout un commerce ?

C'étaient des religieuses.

Mais c'étaient aussi des femmes.

Personne n'a enquêté.

Les premiers mois de pension produisirent au moins trois incidents que les sœurs jugèrent profondément troublants.

À moi, ils paraissaient parfaitement normaux.

Le premier eut lieu pendant une partie de cache-cache.

Chaque fois que nous jouions, je finissais immanquablement dans les chambres privées des sœurs.

J'étais curieux.

Je voulais voir à quoi ressemblaient les religieuses sans leur voile.

Ma plus grande découverte fut une sœur dont les cheveux avaient été rasés presque jusqu'au cuir chevelu.

Après cela, chaque battue commençait par le même avertissement.

« Cherchez partout.

Ce diable peut se cacher n'importe où. »

J'étais devenu leur cauchemar.

Le sentiment était entièrement réciproque.

Le deuxième incident se produisit pendant la messe du matin.

Chaque jour, à dix heures et demie, les enfants se mettaient en rang en sortant de la chapelle.

Une sœur tendait son chapelet et posait une question toute simple.

« Quel est l'être le plus puissant sur la Terre ? »

Tout le monde donnait la réponse homologuée.

« Jésus-Christ. »

Puis on embrassait le chapelet.

Un matin, j'apportai un petit ajustement au rituel.

Au lieu d'embrasser le chapelet, j'embrassai l'habit de la sœur.

Puis je dis :

« Mon père dit que les femmes sont plus puissantes que Dieu. »

La réaction fut immédiate.

Mes parents furent convoqués avant le déjeuner.

L'institution voulait chasser le diable.

Un chèque suffisamment généreux transforma le péché en préoccupation.

La préoccupation disparut remarquablement vite.

Le chèque comportait six zéros.

Les vieilles lires italiennes étaient extrêmement persuasives.

Les années passèrent, romanesques, sous la protection de l'innocence.

Les fêtes du gâteau n'étaient que des occasions de manger gratuitement.

Le théâtre était une occasion de dire la vérité.

Chaque fois que je jouais un prince, j'informais le public qu'il ne fallait pas embrasser la princesse parce qu'elle était laide et avait mauvaise haleine.

Les enseignantes n'étaient pas de cet avis.

Vint enfin la cinquième année de primaire.

Puis l'examen final.

Un membre du jury laissa une pensée intime s'échapper dans l'espace public.

« Enfin.

Nous allons être débarrassés de lui. »

Tout semblait réglé.

Tout semblait fini.

J'attendis trente ans.

Puis je revins.

Je passai une commande de lames de rasoir Gillette.

Paiement d'avance.

Personne ne demanda jamais comment une chose pareille avait pu devenir possible.

Soixante et un ans ont passé.

Aujourd'hui encore, des questions demeurent.

Récemment, ma fille m'a regardé et m'a dit :

« Excuse-moi, Nando.

Je ne t'appelle pas papa.

Mais qui diable es-tu ? »

Ah.

Ahahahah.

Ferdinando Frega
Gillette Man ⚔️